

CHAPITRE 3 – L'ouverture atlantique : les conséquences de la découverte du « Nouveau Monde »

Cours 1. Les Européens à la découverte du monde (p. 102-103)

Dans un contexte géopolitique agité en Méditerranée, les Européens se lancent à la fin du XV^e siècle à la recherche de nouvelles routes commerciales vers l'Asie. Ces explorations les amènent à découvrir de nouveaux territoires.

A - Le basculement de la Méditerranée vers l'Atlantique

L'expansion de l'Empire ottoman. La dynastie ottomane, au pouvoir en Turquie depuis le XIV^e siècle, conquiert au XV^e siècle de nouveaux territoires. En 1453, les Turcs prennent Constantinople qu'ils rebaptisent Istanbul : c'est la fin de l'Empire byzantin. Ils progressent vers l'ouest de l'Europe, dans les Balkans, et assiègent Vienne en 1529. Ils s'emparent de l'Égypte en 1517.

La chrétienté menacée ? À l'ouest de l'Europe, la Reconquista, qui aboutit en 1492 à la prise de Grenade, permet l'expulsion des musulmans hors de la péninsule Ibérique. Mais la percée ottomane à l'est inquiète les puissances chrétiennes. Le pape appelle à la croisade contre les Turcs. Les puissances européennes veulent reprendre Jérusalem aux musulmans et elles croient pouvoir trouver en Orient des princes chrétiens avec lesquels s'allier.

La recherche de nouvelles routes commerciales. Les musulmans sont aussi des concurrents commerciaux, car ils contrôlent le commerce des épices de l'océan Indien à la Méditerranée orientale avec leurs partenaires vénitiens. À partir de 1415, les Portugais lancent des explorations vers le sud de l'Atlantique : ils veulent contourner l'Afrique pour entrer dans l'océan Indien. D'autres pensent qu'il est possible d'ouvrir une route commerciale vers l'ouest, pour atteindre l'Asie en traversant l'océan Atlantique.

B - Le temps des explorations

Le Portugal et l'Espagne en compétition. En 1492, Christophe Colomb, un Génois au service de l'Espagne, tente de gagner les Indes par la route de l'ouest. Il débarque aux Caraïbes et appelle ses habitants les « Indiens », car il est persuadé d'être en Asie. En 1498, le Portugais Vasco de Gama arrive à Calicut (Inde) après avoir contourné l'Afrique. Parti en 1519, Fernand de Magellan, un Portugais au service de l'Espagne, contourne le continent américain par le sud (détroit de Magellan) puis traverse l'océan Pacifique. Il meurt en 1521 aux Philippines, mais son second, Sebastián Elcano, rentre en Espagne en 1522 après avoir fait le tour du monde.

Des progrès scientifiques et techniques. Ces explorations sont stimulées par la redécouverte des travaux du Grec Ptolémée, le fondateur de la cartographie scientifique au II^e siècle. Diffusée par l'imprimerie, son œuvre montre que la Terre est ronde et que les Européens n'en connaissent qu'une petite partie. La boussole et l'astrolabe, instruments transmis par les savants arabes, permettent aux navigateurs de s'orienter. La caravelle, navire mis au point par les Portugais vers 1440, peut à la fois naviguer en haute mer et s'approcher des côtes.

C - De « grandes découvertes » ?

Une nouvelle vision du monde. Les Européens sont ainsi les premiers à avoir une vision globale et précise du monde et à la diffuser. De nombreux atlas, mappemondes, portulans sont publiés au cours du XVI^e siècle, intégrant la géographie des territoires découverts. On prend peu à peu conscience de l'existence d'un nouveau continent, séparé de l'Asie par le Pacifique : ce « Nouveau Monde » est baptisé Amérique.

Une expression discutée. Pour désigner cette expansion européenne des XV^e et XVI^e siècles, les historiens du XIX^e siècle ont inventé l'expression « grandes découvertes ». Elle traduit l'importance des expéditions européennes et leur médiatisation par des récits de voyages. Mais elle est aujourd'hui critiquée, parce qu'elle donne l'impression d'un projet cohérent dès le départ et surtout parce qu'elle se place du seul point de vue européen. La « découverte » d'un territoire par les Européens signifie le plus souvent son appropriation, sa conquête, et l'expression tend à donner un rôle purement passif à la population rencontrée.

Cours 2. Conquête et colonisation du « Nouveau Monde » (p. 104-105)

Les puissances européennes sont avides d'exploiter les richesses du « Nouveau Monde ». C'est pourquoi l'Amérique devient le laboratoire du colonialisme, qui est légitimé par l'évangélisation.

A - La soumission du « Nouveau Monde »

Rivalités et partages. Les territoires découverts par les explorateurs et les richesses supposées dont ils regorgent attisent la convoitise des puissances européennes. La rivalité entre Espagnols et Portugais est réglée par l'arbitrage du pape, qui soutient l'expansion du christianisme dans le monde. En 1494, le traité de Tordesillas trace une ligne de partage dans l'Atlantique entre les sphères d'influence espagnole et portugaise. Cette ligne est ensuite prolongée en Asie en 1529 par le traité de Saragosse (doc. 2).

De l'exploration à la conquête. Des expéditions militaires sont envoyées dans les territoires découverts : les conquistadores prennent le relais des explorateurs. Pedro Álvares Cabral prend possession du Brésil au nom du roi du Portugal en 1500. Hernan Cortés s'empare, pour l'Espagne, de l'Empire aztèque et de sa capitale Mexico-Tenochtitlan en 1521. En 1533, Francisco Pizarro soumet l'Empire inca. Français et Britanniques se lancent, eux, dans la conquête de l'Amérique du Nord. La supériorité technique des Européens, avec les armes à feu, ainsi que l'usage des chevaux leur permet de soumettre des empires locaux puissants mais souvent rongés par des divisions internes, que les conquistadores savent exploiter.

B L'effondrement des sociétés amérindiennes

Une catastrophe démographique. Les populations indigènes sont affaiblies par les massacres et le travail forcé, mais surtout décimées par le choc microbien : les Européens propagent en Amérique des maladies contre lesquelles les Amérindiens ne sont pas immunisés, comme la variole, le typhus, la grippe ou la rougeole. Il est difficile de chiffrer précisément le recul démographique, mais les historiens estiment que la population indigène a diminué au cours du XVI^e siècle de 50 à 95 % selon les régions (doc. 1).

Un traumatisme social. Les conquistadores s'attaquent aux fondements des civilisations conquises. Les temples sont détruits, les œuvres d'art pillées ou saccagées. Les modes de vie traditionnels sont dévalorisés et les normes chrétiennes imposées, par exemple dans le domaine du mariage et de la sexualité. Les villes sont réaménagées sur le modèle européen.

Mexico-Tenochtitlan garde son nom aztèque et son statut de capitale, mais une cathédrale est édifée sur les ruines de l'ancien Grand Temple aztèque.

C L'ordre colonial

L'exploitation. Des administrateurs envoyés d'Europe ont pour mission d'organiser de vastes empires coloniaux. Les terres sont accaparées par les colons. Dans l'Amérique espagnole, le système de l'encomienda conduit à de nombreux abus. Les plantations sucrières, d'abord expérimentées par les Portugais dans les îles atlantiques (Madère, Sao Tomé), se développent ensuite au Brésil et aux Caraïbes. Un nouveau système économique s'organise, tourné vers l'exportation des produits exotiques. Il fonctionne grâce au travail des esclaves, d'abord des Amérindiens, puis des Africains avec la traite négrière.

L'évangélisation. L'Église légitime la colonisation par la conversion des indigènes au christianisme. Cette mission d'évangélisation est confiée à des missionnaires, franciscains au Mexique, dominicains au Pérou ou jésuites au Brésil. Ils luttent parfois brutalement contre les religions locales. Mais ils s'efforcent aussi d'apprendre les langues et de comprendre les coutumes, pour mieux convertir les Amérindiens. C'est pour cette raison également qu'ils cherchent à les protéger contre les abus des colons. L'Église condamne dès 1537 l'esclavage des Amérindiens, affirmant leurs droits fondamentaux à la liberté et à la propriété. Mais le statut des indigènes fait débat en Europe. En 1550, les théologiens Bartholomé de Las Casas et Juan Ginés Sepúlveda s'affrontent lors d'une controverse à Valladolid.

Cours 3. Une première mondialisation (p. 106-107)

Avec la colonisation du « Nouveau Monde » et l'intensification des flux humains, économiques et culturels, de nouvelles relations entre l'Amérique, l'Europe et l'Afrique se créent. On peut parler d'une première mondialisation.

A - « L'échange colombien »

Les migrations. À la suite des explorateurs et des conquistadores, des Européens affluent vers l'Amérique : administrateurs, prêtres, soldats, marchands, colons. On compte près de 300 000 Européens à la fin du XVI^e siècle en Amérique. À cela, il faut bien sûr ajouter la migration forcée des esclaves, déportés de l'Afrique vers les colonies américaines.

Les transferts écologiques. Les Européens découvrent en Amérique de nouvelles espèces de plantes (haricot, tomate, maïs, manioc, cacao, tabac) qu'ils introduisent en Europe et en Afrique. À l'inverse, ils importent dans les colonies de nouvelles espèces animales (cheval, bœuf) ou de nouvelles cultures (blé). On appelle « échange colombien » cette forme de mondialisation, qui bouleverse les pratiques agricoles et les habitudes alimentaires de part et d'autre de l'Atlantique.

B - La mondialisation économique

Le commerce colonial. Métaux précieux, bois rares, denrées exotiques sont autant de richesses que les colonisateurs souhaitent accaparer et exporter vers l'Europe.

Les mines d'or et d'argent du Mexique et du Pérou sont exploitées par des Amérindiens, soumis au travail forcé. Les esclaves africains travaillent dans les plantations de sucre, de tabac ou d'indigo. Chaque métropole entend se réserver le commerce des produits coloniaux, par le système de l'Exclusif. Les richesses de l'Amérique espagnole arrivent ainsi obligatoirement à Séville, tandis que les comptoirs portugais de l'océan Indien et les ports brésiliens doivent commercer avec Lisbonne.

La traite atlantique. Au XV^e siècle, dans un premier temps, les Portugais capturent eux-mêmes des esclaves sur les côtes africaines, puis ils commencent à les acheter à des négriers africains. Ces esclaves sont vendus au Portugal ou travaillent dans les plantations des îles portugaises. Avec le développement d'une économie coloniale sur le continent américain et l'effondrement de la population amérindienne, les Portugais mettent en place la traite atlantique. Dès le XVI^e siècle, des esclaves africains traversent l'océan et sont vendus aux planteurs du Brésil et des colonies espagnoles. À la fin du siècle, les Hollandais, les Français et les Anglais commencent à participer à la traite négrière.

C - La mondialisation culturelle

Métissages. Les colons européens sont le plus souvent de jeunes hommes, qui trouvent des femmes parmi la population locale. Les unions mixtes se développent, les populations se métissent. Hernan Cortés prend pour compagne une Amérindienne, « la Malinche », reçue en présent lors de la conquête du Mexique et qui joue auprès de lui le rôle de conseillère et

d'interprète. Ils ont un enfant et elle est depuis considérée à la fois comme une victime de la conquête, une traîtresse à la cause de son peuple, mais aussi comme la mère du peuple mexicain moderne.

Une acculturation réciproque ? L'intensification des échanges, la découverte de nouveaux peuples, l'arrivée de produits exotiques transforment les sociétés européennes. Les érudits, comme le Français Montaigne, s'interrogent sur les notions d'humanité et de civilisation. Mais l'acculturation est d'abord imposée par les colonisateurs et subie par les indigènes. Ce processus rapide et violent suscite des stratégies complexes de résistance, comme le vaudou aux Caraïbes. Le message chrétien d'égalité entre les hommes et d'unité de l'humanité peut parfois être retourné contre les Européens. Le théologien Bartolomé de Las Casas utilise ces principes pour critiquer le comportement des colons envers les Amérindiens.

Doc 2 p. 108 - La traversée du Pacifique avec Magellan

Antoine Pigafetta, Italien membre de l'équipage de Magellan, raconte ici la traversée du Pacifique.

Mercredi 28 novembre 1520, nous saillîmes hors dudit détroit et nous entrâmes en la mer Pacifique, où nous demeurâmes trois mois et vingt jours sans prendre vivres ni autres rafraîchissements. Nous ne mangions que du vieux biscuit tourné en poudre, tout plein de vers et puant [...]

Outre les maux dessus dits, ce mal que je dirai était le pire. C'est que les gencives de la plus grande partie de nos gens croissaient dessus et dessous, si forts qu'ils ne pouvaient manger et par ainsi ils mouraient tant qu'il nous en mourut neuf¹. Mais outre ceux qui moururent, il en tomba vingt-cinq ou trente malades, de diverses maladies tant aux bras qu'aux jambes et autres lieux, en telle sorte qu'il en demeura bien peu de sains. Toutefois, la grâce de Notre Seigneur, je n'eus point de maladie. Durant ces trois mois et vingt jours, nous allâmes en un golfe où nous fîmes bien 4000 lieues par la mer Pacifique, laquelle était bien ainsi nommé, car durant ledit temps nous n'eûmes aucune fortune, sans voir terre sinon que deux petites îles déshabitées, dans lesquelles nous ne trouvâmes qu'oiseaux et arbres.

Antoine Pigafetta, Navigation et découverte de l'Inde supérieure et îles de Malucque, version publiée en français entre 1526 et 1536, © Le Voyage de Magellan, éd. de Xavier de Castro, Chandeigne.

1. Pigafetta décrit le scorbut, qui se déclenche après 68 jours de carence en vitamine C.

Doc 3 p. 108 - La traversée de l'Atlantique par Vespucci

Nous naviguâmes deux mois et trois jours avant qu'une terre nous apparût. Ce que nous subîmes dans ce désert marin, quels dangers de naufrage, quelles souffrances physiques nous affrontâmes, quelles angoisses nous accablèrent l'esprit, je laisse deviner à ceux qui, par expérience, savent le mieux ce que signifient la quête de l'inconnu [...]. Pour tout dire en un mot, sachez que sur soixante-sept jours de navigation, nous en eûmes d'affilée quarante de pluie, de tonnerre et d'éclairs, obscurs au point que jamais nous ne vîmes, de jour, le soleil, et de nuit un ciel serein. [...] Mais au milieu de tant d'orages gigantesques, il plut au Très Haut, dans le ciel, de nous faire voir, devant nous, un continent, des régions nouvelles, un monde nouveau. [...]

Le 7 août 1501, nous jetâmes l'ancre sur les rivages de ces régions. [...] J'ai oublié de vous signaler que du promontoire du Cap-Vert jusqu'aux prémisses de ce continent, il y a environ sept cents lieues, bien que, selon moi, nous en ayons parcouru plus de mille huit cents, à cause, pour une part, de notre ignorance des lieux, et de celle du pilote, et pour une autre à cause des vents qui nous empêchèrent de naviguer en droite ligne. [...] Nous allions au hasard et à l'aventure et les instruments (astrolabe et quadrant, comme chacun le sait) ne nous donnaient avec exactitude que la hauteur des corps célestes.

Amerigo Vespucci, *Le Nouveau Monde*, lettre à l'ambassadeur de Florence en France (1502), trad. J.-Y. Boriaud, Les Belles Lettres, 2004.

Doc 5 p. 109 - La traversée de l'océan Indien avec Vasco de Gama

Le roi musulman de Mélinde (actuel Kenya) donne à Vasco de Gama un pilote qui l'aide à traverser l'océan Indien jusqu'à Calicut (côte occidentale de l'Inde).

Le jour de Pâques [15 avril 1498], les Maures que nous tenions captifs¹ nous dirent que dans cette ville de Mélinde il y avait quatre navires de chrétiens, lesquels étaient indiens, et que, si nous voulions les y conduire, ils nous donneraient en échange des pilotes chrétiens et tout ce dont nous avons besoin, comme de la viande, de l'eau, du bois et d'autres choses encore. Or le capitaine-major² désirait beaucoup se procurer des pilotes dans ce pays. [...]

Le mardi 24 du même mois nous partîmes de là, avec le pilote que le roi nous avait donné, pour une ville appelée Calicut, dont le roi avait connaissance, et pour l'atteindre nous prîmes la direction de l'Est [...]. Un vendredi, qui était le 18 mai, alors qu'il y avait vingt-trois jours que nous ne voyions pas la terre, nous découvrîmes une côte élevée. Nous avons pendant tous ces jours-là navigué vent en poupe, de sorte que dans cette traversée nous avons dû faire au moins 600 lieues. [...] Le dimanche 20 mai nous étions près de grandes montagnes – les plus hautes que les hommes aient jamais vues –, qui dominant la ville de Calicut, et nous nous en approchâmes assez pour que le pilote que nous amenions les reconnût. Il nous dit que c'était le pays où nous désirions aller.

Relation anonyme du voyage de Vasco de Gama, attribuée à Alvaro Velho, membre de l'équipage, vers 1499, trad. P. Teyssier et P. Valenton, Chandeigne, 1995.

1. Gama a capturé des musulmans lors d'une étape précédente sur la côte orientale de l'Afrique (Mozambique).

2. Vasco de Gama.

Doc - 2 p. 110 - Le mythe de l'Eldorado

Ainsi les Indiens disent que ce cacique¹, ou roi, est un puissant seigneur qui dispose de grandes richesses. Il se frotte tous les matins avec une certaine gomme ou liqueur qui sent très bon, puis, enduit de la sorte, il colle sur sa peau de l'or réduit en poudre très fine et convenable pour cet usage. De cette manière, son corps est entièrement recouvert d'or, de la tête aux pieds, et aussi brillant qu'un joyau doré qui sort des mains d'un grand orfèvre. À mon avis, si ce cacique agit ainsi, c'est parce qu'il dispose de très riches mines de cette sorte d'or.

Gonzalo Fernàndez de Oviedo, Histoire générale et naturelle des Indes,
1539 in Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique,

trad. J.-P. Sanchez, PUR, 1996.

1. Chef indien.

Doc - 5 p. 111 - Séville, la ville des merveilles

Prêtre à Séville, fier de sa ville, Morgado consacre un chapitre à la « sublimation de Séville par ses relations avec les Indes ».

C'est une chose admirable et que l'on ne voit dans aucun autre port que les charrettes à quatre bœufs qui transportent l'immense richesse d'or et d'argent en barres depuis le Guadalquivir¹ jusqu'à la Casa de la Contratacion² [...]. C'est merveille que de voir les richesses qui s'accumulent dans beaucoup de rues de Séville, habitées par des marchands de Flandre, de Grèce, de Gênes, de France, d'Italie, d'Angleterre et autres régions septentrionales, ainsi que des Indes portugaises ; et aussi cette autre quantité de richesses que recèle l'Alcaceira³, consistant en or, argent, perles, cristaux, pierres précieuses, émaux, corail, brocards, étoffes de grand prix et toutes espèces de soieries et de draps des plus fins. [...] Les habitants construisent maintenant leurs maisons avec vue sur l'extérieur ; autrefois, tout le soin de la construction se portait sur l'intérieur des maisons, et l'on ne se souciait pas de l'extérieur, comme cela se faisait au temps des Maures. Mais aujourd'hui, on se préoccupe de donner aux maisons plus de splendeur, avec quantité de fenêtres qui donnent sur la rue, et que relève et embellit la présence de nombreuses femmes nobles et distinguées qui s'y font voir.

Alonso Morgado, Histoire de Séville, livre ii, 1587.

1. Fleuve qui coule à Séville.
2. Administration qui gère et contrôle tous les échanges avec l'Amérique.
3. L'Alcaceira est un quartier commerçant spécialisé dans les soieries.

Doc - 4 p. 113 - La capture d'esclaves au Sénégal en 1446

Zurara est le chroniqueur officiel du roi de Portugal. Il relate ici l'expédition d'Alvaro Fernandez au Sénégal en 1446.

Le lendemain, ils allèrent à terre un peu plus loin et ils virent des femmes de Guinéens¹ qui, semble-t-il, étaient sur le bord d'un petit bras de mer, en train de ramasser des coquillages. Ils en prirent une, qui devait avoir environ trente ans, avec son fils qui devait en avoir deux, et aussi une jeune fille de quatorze ans qui ne manquait pas d'une grande élégance de corps et même, pour une Guinéenne, d'une certaine beauté de visage. Mais la force de la femme avait de quoi surprendre car, des trois qui la saisirent, il n'y en eut aucun qui n'eût pas beaucoup de mal pour l'amener au canot ; et voyant la lenteur avec laquelle ils avançaient, ce qui pouvait permettre à quelques gens du pays de survenir, l'un d'eux eut l'idée de lui prendre son fils et de le porter au canot, et son amour maternel la força à le suivre sans y être beaucoup contrainte par les deux qui l'emmenaient. De là, ils poussèrent plus avant un certain temps, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un fleuve dans lequel ils pénétrèrent avec le canot ; et dans des maisons qu'ils trouvèrent là, ils prirent une femme.

Gomes Earnes de Zurara, trad. L. Bourdon, *Chronique de Guinée*, 1453,
Chandeigne, 2011.

1. Le terme « Guinée » désigne d'une manière générique pour les Européens l'Afrique noire atlantique.

Doc - 5 p. 113 - La mise en place d'un commerce avec les seigneurs

locaux

Ca' Da Mosto est un marchand vénitien au service des Portugais. La scène se passe au Sénégal en 1455.

Je dépassai le fleuve Sénégal avec ma caravelle et parvins au pays de Budomel, lequel pays se trouve à environ 80 milles du fleuve, sur la côte qui, depuis ce fleuve jusqu'à Budomel, est plate et basse. Ce nom de Budomel n'est pas un nom propre, mais le titre du seigneur, comme l'on dirait terre de tel seigneur ou de tel comte.

Je mouillai avec ma caravelle à cet endroit, voulant prendre langue avec ce seigneur, car des Portugais qui avaient eu affaire à lui m'avaient dit que c'était un homme de bien, auquel on pouvait se fier et qui payait raisonnablement ce qu'il achetait. Puisque j'avais apporté avec moi certains chevaux d'Espagne et d'autres choses fort recherchées aux pays des Noirs et beaucoup d'autres marchandises comme des draps de laine ou des étoffes de soie mauresque, je résolus de tenter ma chance. [...] On me fit toutes sortes de civilités et après maints pourparlers, je lui donnai mes chevaux et tout ce qu'il voulut, tant il m'inspirait confiance. Il m'invita chez lui, dans l'intérieur des terres, à environ 25 milles de la côte. Là, on allait me payer tout ce que l'on me devait, pourvu que j'attende quelques jours. Il m'avait en effet promis cent esclaves pour mes chevaux et mes marchandises. [...] Avant de partir, il me fit présent d'une fille âgée de douze à treize ans, noire et fort belle. Il me dit qu'il me la donnait comme chambrière ; je l'acceptai et l'envoyai sur ma caravelle.

Alvise Ca' Da Mosto, Voyages en Afrique noire, 1455, trad. F. Verrier,
Chandeigne, 2003.

1. Le prince Henri, dit le Navigateur, chargé par le roi de Portugal
d'organiser les expéditions.

Doc - 3 p. 115 - Le point de vue de Juan Ginés de Sepúlveda sur les

Amérindiens

Les Indiens demandent, de par leur nature et dans leur propre intérêt, à être placés sous l'autorité des princes ou d'États civilisés et vertueux dont la puissance, la sagesse et les institutions leur apprendront une morale plus haute et un mode de vie plus digne. [...] Comparez ces bienfaits dont jouissent les Espagnols – prudence, invention, magnanimité, tempérance, humanité et religion – avec ceux de ces hommelets si médiocrement humains, dépourvus de toute science et de tout art, sans monument du passé autre que certaines peintures aux évocations imprécises. Ils n'ont pas de lois écrites mais seulement des coutumes, des traditions barbares. Ils ignorent même le droit de propriété. [...] Comment douter que des peuples aussi peu civilisés, aussi barbares, souillés de tant d'impuretés et d'impiétés, n'aient pas été justement conquis par un souverain aussi excellent, pieux et juste, que l'était Ferdinand le Catholique et que l'est l'empereur Charles, et par une nation aussi humaine, aussi riche de toutes sortes de vertus ?

Juan Ginés de Sepúlveda, Des justes causes de la guerre, 1544.

Doc - 4 p. 115 - Le sort des Amérindiens vu par Bartolomé de Las Casas

À ceux qui prétendent que les Indiens sont des barbares, nous répondrons que ces gens ont des villages, des cités, des rois, des seigneurs et leur organisation politique est parfois meilleure que la nôtre. Si l'on n'a pas longtemps enseigné la doctrine chrétienne aux Indiens, c'est une grande absurdité que de prétendre leur faire abandonner leurs idoles. Car personne n'abandonne de bon cœur les croyances de ses ancêtres. Que l'on sache que ces Indiens sont des hommes et qu'ils doivent être traités comme des hommes libres. [...]

Alors que les Indiens étaient si bien disposés à leur égard, les chrétiens ont envahi ces pays tels des loups enragés qui se jettent sur de doux et paisibles agneaux. Et comme tous ces hommes qui vinrent de Castille étaient gens insoucieux de leur âme, assoiffés de richesses et possédés des plus viles passions, ils mirent tant de diligence à détruire ces pays qu'aucune plume, certes, ni même aucune langue ne suffirait à en faire relation. [...]

Voici les causes pour lesquelles, dès le commencement, furent tuées tant et tant de personnes : en premier lieu, tous ceux qui sont venus ont cru que, s'agissant de peuples infidèles, il leur était loisible de les tuer ou de les capturer, de leur prendre leurs terres, leurs biens et leurs domaines, sans se faire aucune conscience de ces choses ; en second lieu, ces mêmes infidèles étaient les êtres les plus doux et les plus pacifiques du monde, totalement dépourvus d'armes ; à quoi s'est ajouté que ceux qui sont venus, ou la plupart d'entre eux, étaient le rebut de l'Espagne, un ramassis de gens convoiteux et pillards.

Bartolomé de Las Casas, Très brève relation de la destruction des Indes,

1552.

Doc - 1 p. 118 - Les « pommes d'amour » ou la découverte des tomates

Ces pommes étrangères sont aussi de deux sortes, les unes sont rouges, les autres jaunâtres au reflet. Ces pommes ont des tiges rondes, touffues, de trois ou quatre pieds de haut, bien branchues, et des feuilles grandes, larges et longues. [...]

Les tempérament, faculté et vertus de cette plante ne sont pas encore connus, mais selon que nous pouvons juger hors du goût, elle est de nature froide, principalement les feuilles, aucunement semblable à la mandragore¹ et pourtant aussi dangereuse.

Rembert Doedens [botaniste flamand, 1517-1585], rubrique « Pommes d'amour » dans L'Histoire des plantes, trad. française, Anvers, 1557.

1. La mandragore est une plante toxique.

Doc - 5 p. 119 - Jean de Léry raconte sa découverte de l'ananas

Quant aux plantes et herbes dont je veux aussi faire mention, je commencerai par celles qui, à cause de leurs fruits et de leurs effets, me semblent les plus excellentes. Premièrement, la plante qui produit le fruit nommé par les sauvages ananas, est de forme semblable aux glaïeuls, et encore ayant les feuilles un peu courbées et cannelées tout autour, elles s'approchent plus de celles de l'aloès. Elle croît non seulement amoncelée comme un grand chardon, mais son fruit aussi, qui est de la grosseur d'un melon moyen, et ressemble à une pomme de pin, sans pendre ni pencher d'un côté ni de l'autre, pousse comme nos artichauts. Et du reste, quand ces ananas sont venus à maturité, étant de couleur jaune azuré, ils ont une telle odeur de framboise, que non seulement en allant par les bois et les autres lieux où ils croissent, on les sent de fort loin, mais aussi leur goût fondant dans la bouche est naturellement si doux qu'il n'y a confiture de ce pays qui les surpasse : je soutiens que c'est le plus excellent fruit de l'Amérique.

Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, 1578.